

Toulouse, 6-1-1983.

Cher Maître et Ami,

Merci mille fois de vos bons vœux, qui nous touchent beaucoup, Reiné et moi; A notre tour, nous vous exprimons nos bons souhaits, pour vous-même et toute votre famille (sans oublier Monsieur Jaume).

Vos nouvelles sont fort intéressantes, comme toujours. Nous espérons comme vous que le n° de Teorema, que Garrido vous consacre, paraîtra dans l'année, avec nos articles.

Ici, toujours beaucoup d'étudiants (nous sommes la 2^e Université de France, pour la population estudiantine); des Africains, des Asiatiques, etc.. Je dirige de multiples thèses (notamment, sur des penseurs ibériques et ibéro-américains: actuellement une sur Simón Rodríguez, le maître de Bolivar).

Ci-inclus un prospectus de notre revue Philosophie,

1983
P. S. - Je vous prie de
me faire parvenir par mail
l'adresse de votre boîte
de courrier à Toulouse
31000 TOULOUSE

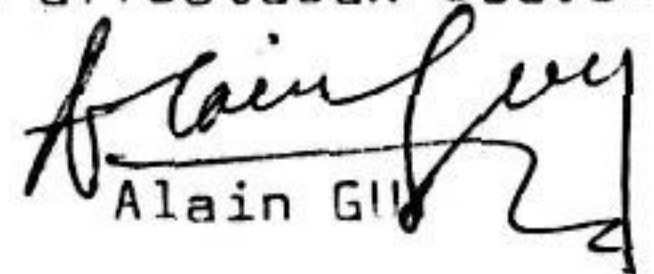
qui ne bénéficie d'aucune subvention hélas ! Merci de votre aide à sa diffusion !

Le 26 janvier, je dois parler à Madrid (Casa de Velázquez) du centenaire d'Ortega.

Le volume sur Julián Marías, auquel j'ai collaboré, en préparation depuis cinq ans, va enfin paraître en avril....

Avez-vous vu mon article sur Les Présocratiques selon Antonio Escohotado, dans la Revue Philosophique (Paris), n° spécial sur Pierre ~~et~~ Maxime Schuhl, mon ancien professeur de la Sorbonne (dans le n° de juillet, ¹⁹⁸² en tête). Sinon, je vous l'enverrai.

Au-revoir cher Monsieur le Professeur. Acceptez de nouveau l'assurance de ma gratitude et de mon affectueux souvenir.


Alain Guillot



CODE DE L'U.V. : PH 3014

INTITULE : METAPHYSIQUE. Réalité et vérité dans la philosophie espagnole contemporaine.

RESPONSABLE(S) : MM GUY et COBOS

DUREE : 4 H.

Vous traiterez l'un des 4 sujets suivants :

1. L'ortégisme d'ARANGUREN et celui de MARIAS ne comportent-ils pas des éléments originaux et personnels ?
2. Expliquez et appréciez ce texte de Julián MARIAS, tiré de Idée de la métaphysique, trad. Alain GUY, pp. 39-40 :

La réalité radicale, préalable aux théories ou interprétations, est *ma vie*, la vie concrète, singulière, circonstancielle, de chacun. Mais à cette vie appartient nécessairement une présence d'elle-même, puisque, n'étant pas faite d'avance, elle doit se faire et, pour cela, se projeter imaginativement. *La vie, a coutume de dire Ortega y Gasset, est futurition et lâche poétique.* Ma vie, par conséquent, n'est possible que lorsqu'elle est comprise comme « vie », c'est-à-dire quand je rends raison d'elle. Vivre, c'est rendre raison, et on ne rend raison de quelque chose qu'en vivant, c'est-à-dire en la faisant fonctionner réellement dans l'ambiance ou l'aire de ma vie.

Cela signifie que la réalité humaine présente deux aspects inséparables. L'unique vie réelle, l'individuelle, est quelque chose qui m'arrive à moi, ici et maintenant, dans ces circonstances précises, et le mode d'accès auprès d'elle, c'est de la conter; la forme d'« énonciation » qui correspond à elle est le récit, la narration, et pour cela, la raison vitale est une raison narrative. Toutefois, d'autre part, je ne peux rien conter ou narrer, je ne peux comprendre *ma vie* qu'à partir d'un schéma dans lequel la structure de *la vie* se manifeste. Mais qu'on n'oublie pas ce que j'ai dit antérieurement : « la vie » n'a pas de réalité, elle n'existe nulle part, elle n'est pas « suffisante » fût-ce comme objet idéal; c'est-à-dire que ce schéma ne se peut obtenir que moyennant une analyse de la vie individuelle — principalement de la mienne —, grâce à laquelle je découvre *en elle* certaines structures, conditions ou réquisits, sans lesquels elle ne serait pas possible. Il ne s'agit donc pas d'une théorie générale indépendante de *ma vie*, qui pourrait être pensée et formulée en dehors d'elle, mais qui est extraite de la concrétion particulière de *ma vie* propre. Et qu'on veuille bien remarquer que, pour le moment, elle n'a aucun caractère « générique », mais qu'il s'agit d'une détermination constitutive de *ma vie* individuelle : je trouve en elle et j'extrais d'elle cette structure ou « théorie » que j'appelle « vie », et sans laquelle elle ne peut se réaliser. Toutefois, supposer que les autres vies n'ont rien à faire avec elle serait aussi inexact que de lui attribuer un caractère directement générique; ce qui se passe, c'est que les autres, que je rencontre radicalement, je les rencontre *dans ma vie*, comme des réalités secondaires. À l'égard de celle-ci, c'est-à-dire enracinées en elle. .../...

L'universalité de cette interprétation « vie » est dérivée : elle provient de ce que, puisqu'elle contient les réquisits ou conditions sans lesquels il n'y a pas de vie, en découvrant que chacun d'eux a aussi sa vie, j'infère que chez elles doivent aussi s'offrir les mêmes structures, irréelles par elles-mêmes, seulement réalisées dans la concrétion particulière qui correspond au caractère circonstanciel de chacune d'elles. C'est seulement pour cela que la notion de « vie humaine » se change en celle de « vie humaine en général ».

La narration de la vie singulière n'est possible, donc, que grâce à une théorie abstraite — secondairement universelle —, qui, à son tour, n'est possible, même comme théorie, comme objet idéal complexe, que fondée sur cette vie concrète qu'est la mienne. En d'autres termes, cette théorie est *analytique*; elle s'obtient au moyen d'une analyse de l'effective réalité de mon vivre; mais ce dernier, dans sa radicale immédiateté, n'est possible qu'en exécutant, même sous une forme rudimentaire, cette analyse, que tout homme mène à son terme, et qui lui permet de se comprendre et de se projeter imaginativement dans le futur.

3. Situez, analysez et commentez (ou critiquez, le cas échéant) ces réflexions d'UNAMUNO :

"... Car croire en Dieu c'est, en un certain sens, le créer, bien qu'il nous ait auparavant créés. Au fond ? C'est Lui qui se crée Lui-même en nous constamment".

4. Explicitez et commentez ce texte de Ferrater Mora.

On pourrait dire cum grano salis que les réalités sont (entre autres choses) des possibilités permanentes de représentation. (...) De ce point de vue il semble impossible d'éluder l'idée qu'il n'y a de réel que ce que l'on connaît (ou se représente) ou ce que l'on peut connaître (ou se représenter). Or, bien que connaître que la réalité est préalable à sa connaissance est, de plein droit, une connaissance, ça ne l'est que dans ce sens : "la réalité est préalable à sa connaissance" est un énoncé vrai si, et seulement si, la réalité est préalable à sa connaissance. Fonder la connaissance sur la réalité du connaître semble raisonnable ; la fonder sur la réalité connue semble l'être moins. Regarder la connaissance du point de vue de la réalité connue, semble une invitation à admettre que celle-ci entraîne suppose sa propre connaissance et, donc, que la réalité s'auto-révèle elle-même ; soit comme le pensait HEGEL, par l'intermédiaire d'un procès dialectique géant, soit comme on peut l'inférer de HEIDEGGER, à la manière d'une histoire (ou épiphanie) de l'Etre.

Ce n'est pas ma conclusion. Affirmer que la réalité de la connaissance est aussi fonction de la réalité connue est tout bonnement admettre que tout accès à la réalité est nécessairement fondé sur celle-ci. Les connaissances des réalités se confondent avec les réalités en tant que connues. Pas parce que celles-ci s'auto-connaissent mais uniquement parce qu'il n'y a connaissance que des réalités. C'est cela que nous entendons signifier par l'expression "réalités en tant que connues".

(Trad. J. COBOS)